

Antonin Artaud ou l'absence à soi-même et l'expérience du vide

Artaud dit non, dans son cercueil, aux coups de bêche.
« Mort d'Artaud » (Thomas, 1970 : 227).

En 1961, alors que l'œuvre et le personnage d'Antonin Artaud ne sont plus guère d'actualité, Michel Foucault,¹ dans les dernières pages de *L'histoire de la folie*, devenues célèbres écrit :

L'œuvre d'Artaud éprouve dans la folie sa propre absence, mais cette épreuve, le courage recommencé de cette épreuve, tous ces mots jetés contre une absence fondamentale de langage, tout cet espace de souffrance physique et de terreur qui entoure le vide ou plutôt coïncide avec lui, voilà l'œuvre elle-même : l'escarpement sur le gouffre de l'absence d'œuvre (Foucault, 1972 : 556).

Le jeune Artaud dans ses lettres à Jacques Rivière et dans ses premiers textes parle du sentiment qui l'habite, sentiment d'absence à lui-même, de l'impression que son esprit et son corps ne cohabitent pas, et plus tard sur le chemin qui le conduit inexorablement vers la folie il parlera du vide qu'il recèle et qu'il a longtemps dénié. Nous voudrions dans le texte que nous proposons à la lecture traiter des thèmes de l'absence et du vide chez Artaud, non pas afin de réduire cet auteur au rang de cas pathologique, mais parce qu'à travers ses plaintes, ses hurlements, ses imprécations il nous parle de notre drame qui est d'être incarcéré dans un corps-prison et d'être jeté dans un temps et un espace qu'il nous faut habiter. Notre réflexion sur l'absence et le vide s'inspire des travaux de Pierre Fédida, œuvre elle-même inspirée de la psychanalyse freudienne comme de la phénoménologie husserlienne. Il écrivait : « Artaud est mélancolique, sa schizophrénie ne fut peut-être que la pathétique défense de sa « culture » (Fédida, 1978 : 152).

1. Si nous suivons Foucault dans certaines de ses analyses, nous sommes en total désaccord avec sa façon de lire la folie. Il privilégie « les fous de papier », jette un regard d'esthète sur la folie en occultant la souffrance qui est celle d'êtres de chair et d'os. Bien des relectures de *L'histoire de la folie* montrent les erreurs qu'elle comporte et que derrière un style obscur se dissimule une quantité d'à peu près.

Si l'absence n'existe que sur fond de présence, le vide pour sa part ne renvoie à aucune dialectique et est vertige, terreur d'une chute sans fin. Jacques Derrida évoque bien la tragédie que vécut Artaud lorsqu'il évoque « le néant au cœur de la parole, le « manque de l'être », le « scandale d'une pensée séparée de la vie » (Derrida, 1967 : 255).

Artaud exilé de lui-même

Ni mon cri ni ma fièvre ne sont à moi (Artaud, 1970 : 135)

Le paradoxe sur lequel repose toute l'œuvre écrite du jeune Artaud est qu'il ne cesse de répéter comme une litanie dans ses textes et sa correspondance qu'il est absent à lui-même, que des forces hostiles l'exilent de la vie, que les mots ne peuvent exprimer le mal qui le taraude, tout en utilisant ces mots inaptes à rendre sa tragédie et en étant capable d'analyser l'absence qui est le cœur de son drame. Dans *le Pèse-Nerf*, il proclame : « Je me connais parce que je m'assiste, j'assiste à Antonin Artaud » (Artaud 1970 : 118). Certains liront cette déclaration comme une preuve de la schizoïdie qui annonce l'Artaud délirant de la fin. Pourtant n'est-ce pas plutôt une extrême lucidité qui amène le jeune homme à se « cliver » ? Son énoncé reprend à sa manière le « Je est un autre » de Rimbaud. Dans sa *correspondance avec Jacques Rivière*, elle aussi fondée sur un malentendu, Artaud se revendique comme écrivain, mais dans sa façon de raconter sa souffrance mentale, il fait tout pour être considéré comme un malade : il confie de façon péremptoire à son correspondant : « J'ai pour me guérir du jugement des autres toute la distance qui me sépare de moi » (Artaud, 1970 : 34). Le jeune écrivain envahit tout l'espace de sa correspondance par la description de son mal qui consiste en « un effondrement central de l'âme, (...) une espèce d'érosion essentielle à la fois et fugace de la pensée » (Artaud, 1970 : 35). Il semble plutôt monologuer, Jacques Rivière semblant être un faire-valoir, que répondre à son interlocuteur. Dans ses correspondances ultérieures il procédera de même, et continueront les plaintes sur sa santé physique et mentale, sur l'obligation de recourir aux stupéfiants pour les diminuer. Si sa pensée s'effondre, si les mots lui manquent, Artaud paradoxalement pense son effondrement de la pensée, emploie des mots pour dire leur impuissance à restituer la vie. Il annonce en quelque sorte tous ces écrivains qui s'inspirent de la pensée de Kierkegaard, qui veut que « le langage soit le pire des mutismes », et ne cessent de se répandre au long de milliers de pages dans l'espoir qu'advienne la Parole Vraie qui permettra d'accéder à la Vraie Vie Absente. Lorsque nous écrivons ces lignes nous avons à l'esprit les dernières phrases que prononce le personnage de *L'innommable* de Beckett : « il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent » (Beckett, 1953 : 212)².

2. Maurice Blanchot que nous citons dans cet article a produit des milliers de pages pour célébrer le silence.

Artaud tout au long de ses premiers textes apparaît comme un spiritualiste qui se lamente d'être incarcéré dans un corps qui n'est pour lui que souffrance persécutrice et dans un monde où les valeurs essentielles sont reléguées à l'arrière-plan. Dans *Lombilic des limbes*, il confie à son lecteur : « Je souffre que l'Esprit ne soit pas dans la vie et que la vie ne soit pas l'Esprit » (Artaud, 1970 : 60). Cet idéalisme est-il l'héritage de l'éducation catholique sévère de son enfance ? En effet, plus il avancera dans sa course vers la folie plus le poète reviendra de façon obsessionnelle sur le corps (considéré comme de la viande et associé aux excréments) et la sexualité (réduite à une « copulation animale »). Comme plus tard les structuralistes lacaniens héritiers de Pascal, Artaud s'en prend au Moi qui n'est qu'une prison, et dans *Fragments d'un journal en enfer*, il s'irrite : « Il me parle de Narcissisme, je lui rétorque qu'il s'agit de la vie. J'ai le culte non pas du moi mais de la chair, dans le sens sensible du mot chair » (Artaud, 1970 : 139).

A cette époque de sa vie, le poète nous semble avant tout un exilé de lui-même, il rêve d'un temps édénique où les mots et les choses se confondaient, d'un temps d'avant la chute dans le langage. Quelque peu optimiste, Jacques Derrida nous dit qu'« Artaud nous enseigne cette unité antérieure à la dissociation » (Derrida, 1967 : 260)³. Peut-on considérer l'absence chez le poète comme allant de pair avec la présence ? C'est la question qui nous préoccupe en tant que lecteur. Sommes-nous appelés à lire ou à nous identifier de façon fusionnelle avec l'auteur ? Dans le même temps où Artaud se désole de l'absence de mots pour dire son mal, de leur incapacité à transmettre, il les voue aux gémonies tout en les employant. A la fin de sa vie, il dira vouloir les remplacer par des bombes. Maurice Blanchot dans *Artaud*, un des textes de *Le livre à venir*, résume avec des termes quelque peu obscurs la problématique que nous venons d'esquisser : « L'être, ce n'est pas l'être, c'est ce manque de l'être, manque vivant qui rend la vie défaillante, insaisissable et inexprimable sauf par le cri d'une féroce abstinence » (Blanchot, 1959 : 55). Et Artaud va abandonner progressivement la dissection de ses états d'âme et se mettre à éructer contre la création, contre Dieu. Sa parole se transformera en cri, en insultes. Le mal aura pour origine l'existence elle-même. Artaud interné à Rodez écrit dans une lettre du 22 septembre 1946 des phrases qui semblent nous parler sans complaisance du jeune homme qu'il fut et qui analysait ses « états d'âme » :

J'aime les poèmes des affamés, des malades, des parias, des empoisonnés : François Villon, Charles Baudelaire, Edgar Poe, Gérard de Nerval, et les poèmes des suppliciés du langage qui sont en perte dans leurs écrits et non de ceux qui s'affectent perdus pour mieux étaler leur conscience et leur science de la perte et de l'écrit (Artaud, 1971 : 186).

3. Le terme de dissociation nous semble critiquable car il renvoie à la terminologie psychiatrique. La dissociation est ce qui caractérise l'entité pathologique qu'est la schizophrénie.

2. L'expérience du vide

*La tristesse hideuse du vide,
Du trou où il n'y a rien,
Il ne souffle pas le rien
Il n'y a rien,
C'est autour du trou,
Au point où les mots se retirent,
Un trou sans mot,
Syllabe sans sons (Artaud, 1978 : 75).*

Ce passage de *Suppôts et Suppliciations* date de janvier 1947 et il ne reste à Artaud plus qu'un an à vivre. Il n'est plus le jeune homme angoissé et plaintif de la *Correspondance à Jacques Rivière* mais un vieillard édenté, plus un dandy mais un clochard, sa plainte s'est transformée en hurlements. Il est seul contre l'univers, contre Dieu qui incarne le mal absolu et se complaît dans sa folie qu'il exhibe comme un trophée.

Il serait factice de penser que l'expérience du vide a succédé chez le poète à celle de l'absence à soi, elles ont sans doute toujours été présentes mais, selon la perspective de notre regard, nous prêtons plus d'attention à l'une qu'à l'autre. Maurice Blanchot est d'avis que jusqu'à la *Correspondance avec Jacques Rivière*, « Artaud écrivait contre le vide et pour s'y dérober » (Blanchot, 1959 : 54) et qu'après « il écrit en s'y exposant et en essayant de l'exprimer et d'en tirer l'expression ». Nous ne partageons pas totalement cette opinion et pensons qu'il y a sans cesse chez le poète un mouvement simultané d'attraction et de fuite du vide, ce qui est le propre du vertige (le vertige est considéré par certains comme la projection du vide intérieur à l'extérieur). Mais ce n'est qu'en 1937, peu de temps avant son internement, que dans *Les Nouvelles Révélations de l'être* publié sous le pseudonyme du Révélé, Artaud confesse :

Voilà longtemps que j'ai senti le Vide mais que j'ai refusé de me jeter dans le Vide ; [...]
Quand j'ai cru que je refusais le monde je sais maintenant que je refusais le Vide.
Car je sais que le monde n'est pas et je sais comment il n'est pas.
Ce dont j'ai souffert jusqu'ici c'est d'avoir refusé le Vide.
Le vide qui était déjà en moi (Artaud 1982 : 119).

Alors qu'il va sombrer et connaître bientôt la longue nuit de l'internement, Artaud semble avoir acquis une lucidité terrifiante qui évoque celle des dernières lettres de Nietzsche avant l'effondrement. La folie n'exclut pas la lucidité, et dans son *Van Gogh suicidé de la société* le poète reprendra un vieux cliché romantique selon lequel le fou est interné pour avoir voulu révéler des vérités inacceptables pour le commun des mortels. Le texte des *Nouvelles Révélations* s'achève par un cri de damné : « C'est un

vrai Désespéré qui vous parle et qui ne connaît le bonheur d'être au monde que maintenant qu'il a quitté ce monde, et qu'il en est absolument séparé. (...) Je ne suis pas mort, mais je suis séparé ». (Artaud, 1982 : 121). Artaud est séparé du monde mais aussi d'une partie de lui-même, il n'est plus tant Artaud qu'un prophète qui va partir pour l'Irlande s'appuyant sur sa canne de Saint Patrick. Nous ne voulons pas céder à la tentation de devenir un fidèle de ce messie ni le réduire à un cas psychiatrique, mais nous voulons plutôt chercher à comprendre comment cette existence (pareillement à celle d'Hölderlin) devient un destin – un destin de poète maudit.

Enfermé à l'asile pendant neuf ans, Artaud va remplir le vide intérieur redoublé par celui de son environnement, qui se réduit à l'espace du pavillon, en couvrant des carnets de notes, en envoyant des lettres à de multiples correspondants. Ces textes que certains considèrent comme les œuvres d'un graphomane et d'autres comme ceux d'un voyant ont un but qui est de combler le gouffre que recèle le poète. L'écriture envahit le temps et l'espace, mais s'adresse-t-elle véritablement à un destinataire ? Georges Charbonnier écrit à ce propos : « Le mot ne cesse de gagner en présence à vouloir dire ce Vide, cette faille, cette zone si petite soit-elle où se réfugie l'impossible : cette absence » (Charbonnier, 1959 : 122).

Dans les textes écrits lors de l'internement et après la sortie de Rodez, Artaud est obnubilé par la représentation du corps et a souvent recours à la scatologie pour parler du sexe de la femme ou de l'anus. Il faut remarquer que ces deux organes sont creux et que pour Artaud ils sont avant tout des trous. En même temps il revient sans cesse à son corps, à sa « barbaque », ce corps est un persécuteur interne (peut-être que le cancer du rectum a sa part dans cette préoccupation). Nous pouvons lire dans *Artaud Le Môme*, texte qui date de 1947 :

Moi ?
Cette langue entre quatre gencives,
Cette viande entre deux genoux,
Ce morceau de trou
Pour les fous (Artaud, 1989 : 14-15).

Le corps se construit autour d'un vide, mais les mots, qui ne pouvaient rendre l'absence terrorisée à soi-même, du temps de la jeunesse, sont devenus des hurlements qui s'adressent à la création mal faite, c'est une lutte sans merci entre le poète et Dieu le persécuteur. Pour Anne Brun, chez Artaud « le travail de l'écriture serait une incessante décomposition et recomposition du corps de l'écrivain » (Brun, 2009 : 146). Cette constatation nous semble vraie, mais l'auteure ne se dégage pas suffisamment d'une vision de psychopathe qui détecte une façon de lutter contre le morcellement chez un schizophrène. Or, ce que l'on peut appeler le délire du poète lui sert à donner un sens à ce qui n'en a pas, à ordonner le chaos, et ainsi s'invente-t-il des persécuteurs extérieurs et des femmes censées lui venir en aide. Le délire donne un sens à ce qui en semble dépourvu, donne une forme au chaos. La création de l'artiste

lui permet d'envahir tout l'espace et s'il écrit des lettres, peu importe la réponse ou la lecture du destinataire. Or, nous adressons une lettre à un absent qui demeure présent en nous, mais il ne semble pas que cela soit le cas chez le poète qui phagocyte son correspondant. Une réflexion de Pierre Fédida dans son ouvrage *L'absence* était notre propos : « Le vide est l'incapacité de constituer l'espace en un temps de l'absence. L'absence est fondatrice de la narration (Fédida, 1978 : 50).

Les textes de l'Artaud de la fin voient les mots devenir des cris, des projectiles et le lecteur est envahi par des sons parasites, une cacophonie. Guy Rosolato, qui s'est intéressé au phénomène de l'expulsion et du cri chez Artaud, écrit :

Le cri déborde le souffle tout en prenant en lui son élan de réanimation. C'est vrai, il en fait une lancée forcenée. Nous sommes envahis par ce signifiant en perdition, qui a pulvérisé les mots, les a rendus dérisoires (Rosolato, 1993 :157).

Il ne faut pas oublier qu'Artaud est comédien et que d'une certaine façon il est l'acteur de lui-même et qu'il annule l'absence de lui-même en se redoublant. Cependant le bruit qui accompagne les imprécations, les injures du poète, nous semble avoir pour but d'étouffer le silence sidérant du vide en lui et autour de lui.

3. Ecriture de la folie, folie de l'écriture

Bien trop souvent les lectures d'Artaud comme des écrivains qui souffrirent de troubles mentaux consistent à éclairer l'œuvre par la pathologie ou à la lire en psychiatre qui détecte les symptômes derrière les mots. Michel Foucault (dont nous sommes assez éloigné en ce qui concerne la lecture d'Artaud) écrit à juste titre :

Au lieu de voir dans l'événement pathologique le crépuscule où l'œuvre s'effondre en accomplissant sa vérité secrète, il faut suivre ce mouvement par lequel l'œuvre s'ouvre peu à peu sur l'espace où l'être schizophrénique prend son volume, révélant ainsi l'extrême limite, ce qu'aucun langage, hors du gouffre où il s'abîme, n'aurait pu dire, ce qu'aucune chute n'aurait pu montrer si elle n'avait été en même temps accès au sommet (Foucault, 1994 : 192).

Mais pour Hölderlin (dont parle Foucault dans ces lignes), le sommet ressemble à un Golgotha. A Rodez, Artaud prétendra avoir été le Christ et y avoir occupé sa place : est-ce un signe de folie ou une vision poétique ?

Ce qui caractérise l'œuvre d'Artaud, qui se compose avant tout de notes sur des carnets et de lettres, c'est qu'elle ne comporte aucune autocritique, alors que Nerval écrivait pour convaincre ses proches de son retour à la santé ou que Maupassant observait l'évolution de son mal avec un œil de réaliste. Roger Gentié écrivit à propos de la spécificité de l'œuvre du poète : « Artaud est en quelque sorte un phénomène his-

torique. C'est bien la première fois qu'une parole officiellement folle se fait entendre en tant que telle » (Gentis 1972).

Un des paradoxes du poète est que dans sa jeunesse il se plaint de façon répétitive de ne pouvoir s'exprimer par les mots qui sont coupés de la vie, ne peuvent rendre son drame d'être exilé de soi-même, mais cependant il les utilise pour dire son mal, tout en les disqualifiant. Dans *L'Ombilic des Limbes*, il crie « Toute l'écriture est de la cochonnerie » ; à la fin de sa vie dans *Ci-gît* il affirmera que « tout vrai langage est incompréhensible », alors que sa parole s'est transformée en hurlement. Chez le poète, l'écriture a-t-elle pour but de rencontrer l'autre ou de combler la faille tapie en lui-même ? Se retrouve-t-il dans l'écrit ou se perd-il dans un langage qui lui échappe ?

Artaud nous parle de l'inconnu que nous recélons tous et qui contient des potentialités de folie que nous voulons ignorer. Guy Rosolato nous dit que

le chemin suivi par Artaud dès sa jeunesse le menait à soutenir un affrontement toujours plus intense avec un inconnu intérieur dans une visée du désir, austère et douloureuse, qui cherchait à écarter tout repos, toute halte dans une satisfaction que procurerait la beauté ou l'amour, la poésie ou le combat politique (Rosolato, 1993 : 147).

Le même auteur, dans un autre article consacré au poète maudit, écrivait que le drame d'Artaud « était de ne se situer ni à l'extérieur, ni à l'intérieur du système, aussi inéluctable qu'il puisse être, ni du côté de la vie, ni du côté de la mort » (Rosolato, 1978 : 142). Pris entre deux chaises Artaud ne pouvait que difficilement se faire accorder absence et présence. Nous allons revenir sur ce problème.

4. Présence, Absence, Vide, Ecriture

Avant que d'entamer une réflexion « savante » sur l'absence et le vide, il nous faut citer le propos de D.W Winnicott qui écrivait avec modestie au début d'un de ses travaux : « Si ce que je dis comporte une parcelle de vérité, les poètes en auront déjà traité » (Winnicott, 1975 : 35). Or, ce que nous allons écrire a été dit de façon limpide par Rimbaud dans sa célèbre formule d'*Une saison en enfer* : « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde » (Rimbaud, 1984 : 135) et a été répété par Artaud dans sa conférence du 13 janvier 1947 au théâtre du Vieux Colombier. André Gide rapporte les propos suivants dans son éloge funèbre du poète :

Nous ne sommes pas encore nés.
Nous ne sommes pas encore au monde.
Il n'y a pas encore de monde.
Les choses ne sont pas encore faites.
La raison d'être n'est pas encore trouvée (Gide, 1948).

Les deux poètes nous amènent à prendre conscience de la vanité des réflexions « scientifiques », alors que nous ignorons la raison de notre présence sur terre et que nos certitudes reposent sur du vide. Pourtant ces réflexions sont nécessaires pour que notre démarche ne soit pas vaine.

Il nous faut tout d'abord nous déprendre de l'idée que l'absence qui va de pair avec la présence ne pourrait cohabiter avec le vide. Beaucoup ont vu dans le couple absence-présence le signe que l'objet n'est pas perdu et que le langage aide à le retrouver, à l'évoquer, à s'en souvenir. En revanche le vide lorsqu'il ne conduit pas à des réflexions existentielles est souvent associé à une chute sans fin dans les abîmes. Le jeune Artaud nous parle sans discontinuer d'une absence à lui-même, écrivant cependant pour dire qu'il ne peut écrire il nous prouve que les mots ne lui sont pas absents. Nous pouvons nous demander s'il n'est pas un idéaliste qui rêve de la « langue pure », de la « langue des anges » comme la rêva aussi Walter Benjamin. Son drame sera qu'à la recherche de cette langue, il va se perdre dans une écriture sans fin qui avec le temps deviendra compulsive et que certains traiteront de graphomanie. Ceux qui dénie à l'écrit la capacité de rendre la vie se perdent bien souvent dans une écriture sans fin.

Il est possible de penser que le fait d'écrire permet à Artaud comme à d'autres de se maintenir en vie ; les écrits seraient une sorte de double, aideraient à combler le vide en soi. Micheline Enriquez qui parle d'*écriture représentative ou figurative* nous dit :

Tentative d'arrachement au néant, esquisse d'émergence de soi, *l'écriture représentative* de par le geste de la main qu'elle implique réalise une trace personnelle, ordonne des impressions sensorielles, se les approprie en un temps et en un lieu limités. Ce type de repérage en dépit de sa fragilité, assure néanmoins l'accès à une représentation de soi, sans miroir ni parole, uniquement basée sur l'investissement de l'activité sensori-motrice. (...) Cette écriture correspond à la *création d'une forme* susceptible de *contenir* une « hémorragie psychique » par laquelle comme dans la mélancolie s'écoulerait toute l'énergie libidinale. Se représenter, donner une forme, inscrire dans un système perceptif, si réduit soit-il, un vécu, trouver un mot qui éloigne de la chose et en même temps la crée, constitue un travail psychique de fixation, constitutif d'une trace mnésique qui peut venir s'opposer à un désir de mort de toute vie psychique (Enriquez, 1984 : 205-206).

L'écriture d'Artaud serait son double, elle deviendrait un miroir qui lui confirmerait sa présence et simultanément l'aliénerait dans ce Moi qu'il exècre (ce qui nous renvoie dans un certain sens à la problématique lacanienne du Symbolique et de l'Imaginaire). Il faut signaler que dans la solitude qu'il connut dans les asiles, en particulier de 1939 à 1943 à Ville-Evrard, le poète couvra quantité de carnets de sa plume (et ne s'en séparera pas) comme si par l'écrit il pouvait survivre aux épreuves de la misère asilaire et de la pénurie alimentaire.

Pierre Fédida, qui dans ses réflexions sur Absence et Vide a eu parfois recours à Artaud, pose une question rhétorique : « Le vide serait-il l'absence ? Ou plutôt ce qui échoit à une absence dont l'objet a été perdu. Une absence sans absent ? Mais est-elle encore absence cette attente de rien, semblable à une *enveloppe vide* ? L'absence

peut-elle être hors du temps » (Fédida, 1978 : 198). Nous focalisant sur la création artaudienne il nous faut ajouter que ce sont surtout dans les derniers écrits que nous débusquons ce vide qui se cache derrière le trop plein de mots, ces mots deviennent des « projectiles ». Ce vide est d'autant plus prégnant que le poète est prisonnier dans l'espace fermé et le temps figé de l'asile. Son vide n'est pas celui des philosophes, il n'y trouve aucun profit « névrotique », il est un trou dans la signification que les mots doivent combler. Fédida, inspiré par *Deuil et Mélancolie* de Freud, s'interroge de façon rhétorique : « Le vide serait-il l'amnésie d'un deuil ? » (Fédida, 1977 : 115). Marcel Proust nous paraît être le meilleur exemple de l'écrivain qui crée une œuvre pour rechercher un objet perdu, le temps perdu, apprivoiser l'absence et la transformer en présence. Or, Artaud toujours davantage se situe hors du temps ; cependant son écriture peut l'aider à se reconstruire. Elle aurait la même fonction que celle qu'attribue Fédida à la psychanalyse : « L'analyse serait-elle autre chose que la constitution du temps en espace intérieur » (Fédida, 1977 : 115). Par l'écriture Artaud pourrait en partie réhabiter dans son corps, le temps et l'espace.

L'écriture comme la traduction a pour objet de rencontrer l'autre, rencontrer l'autre en soi. Il nous semble que pour Artaud il s'agit grâce à elle de se réconcilier avec soi-même et le monde. Continuellement le poète fait allusion au fait que l'homme n'est à l'aise ni dans son être ni dans la culture ; il universalise ainsi son mal, il cherche ailleurs la vraie vie absente, il croira un temps pouvoir la ressusciter dans le théâtre de la cruauté. Avant d'exprimer cette idée dans les conférences à Mexico en 1936 où il proclame que l'Occident est malade, que la vie l'est aussi, il avait repéré dans les premières lignes du *Théâtre et son double* une inadéquation entre la civilisation et la culture :

Jamais, quand c'est la vie elle-même qui s'en va, on n'a autant parlé de civilisation. Et il y a un étrange parallélisme entre cet effondrement général de la vie qui est à la base de la démoralisation actuelle et le souci d'une culture qui n'a jamais coïncidé avec la vie, et qui est faite pour régenter la vie (Artaud, 1964 : 10).

Contrairement à d'autres, Artaud ne recherchera pas dans l'action révolutionnaire un moyen de *changer la vie*. Ses textes sont avant tout autobiographiques. Un marxiste verrait en lui un révolté, esclave d'un conflit interne, et non un révolutionnaire qui après avoir pris en compte l'aliénation sociale veut lutter et s'unir avec les autres opprimés pour l'abolir. L'expérience extrême d'Artaud réunit celles du poète, du mystique et du fou. Si nous le rapprochons du Rimbaud des *Illuminations* et d'*Une saison en Enfer*, ce n'est pas par hasard, mais il est frère du Nietzsche d'*Ecce Homo* qui opposait « *Dionysos au crucifié* », du romantique Hölderlin, lui aussi confronté à l'épreuve de l'étranger en soi et qui écrivait au début de son hymne *Mnémosyne* :

Un signe, tels nous sommes et de sens nul,
Morts à toute souffrance, et nous avons presque
Perdu notre langage en pays étranger (Hölderlin, 1967 : 879).

Si nous avons du mal à nous accorder avec la conception de Michel Foucault qui veut que la folie est absence d'œuvre, cependant, comme lui, nous découvrons chez Artaud « un vide central » sur lequel repose l'œuvre. Tout comme lui, nous ne pensons pas que la psychologie peut en dire la vérité ; au contraire comme dit le philosophe, c'est son œuvre qui possède la vérité sur la psychologie. Selon nous absence et vide ne s'opposent pas, mais leur perception dépend de la perspective que nous adoptons. Artaud écrit pour dire qu'il souffre d'être absent à lui-même et simultanément pour combler le gouffre qu'il abrite.

BIBLIOGRAPHIE :

- Artaud A. 1964. *Œuvres complètes. Tome IV*. Paris. Gallimard.
Artaud A. 1970. *Œuvres complètes. Tome I*. Paris. Gallimard.
Artaud A. 1971. *Œuvres complètes. Tome IX*. Paris. Gallimard.
Artaud A. 1982. *Œuvres complètes. Tome VII*. Paris. Gallimard.
Artaud A. 1989. *Œuvres complètes. Tome XIV vol 1*. Paris. Gallimard.
Beckett S. 1953. *L'Innommable*. Paris. Minuit.
Blanchot M. 1959. *Le livre à venir*. Paris. Gallimard.
Brun A. 2009. Corps, création et psychose à partir de l'œuvre d'Artaud. *Cliniques méditerranéennes* 80. 143-158.
Charbonnier G. 1970. *Antonin Artaud*. Paris. Seghers.
Derrida J. 1967. *L'écriture et la différence*. Paris. Seuil.
Enriquez M. 1984. *Aux carrefours de la haine*. Paris. Epi.
Fédida P. 1977. *Corps du vide et espace des séances*. Paris. Editions universitaires.
Fédida P. 1978. *L'Absence*. Paris. Gallimard.
Foucault M. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris. Gallimard.
Foucault M. 1994. *Dits et écrits T1*. Paris. Gallimard.
Gentis R. 13 octobre 1972. Le discours de la folie. *Le Monde*.
Gide A. 19 mars 1948. Antonin Artaud. *Combat*.
Hölderlin F. 1967. *Œuvres complètes*. Paris. Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade.
Rimbaud A. 1984. *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*. Paris. Gallimard. Poésie.
Rosolato G. 1978. *La relation d'inconnu*. Paris. Gallimard.
Rosolato G. 1993. *Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture*. Paris. PUF.
Thomas H. 1970. *Poésies*. Paris. Gallimard.
Winnicott D.W. 1975. La crainte de l'effondrement. *Nouvelle Revue de psychanalyse* 11. 35-44.

Antonin Artaud or the absence to oneself and experimenting the emptiness

ABSTRACT: Concerning Antonin Artaud it has been question of some lack of work but in the article we propose to the reading we are talking about another kind of absence. Indeed, in his correspondence and in the writings of his youth, the poet was complaining to be absent to himself. He was saying that words could not convey what he felt, that he had the impression to be a spectator of himself. Over time, he

will say that he was feeling some emptiness in him. Is it to fill this emptiness that he spent his time writing on notebooks and that he had replaced speaking by screaming? As a conclusion to this article, we spend some time thinking about the concepts of absence and emptiness, following some writings of Pierre Fédida.

Keywords: absence, emptiness, Antonin Artaud, madness, Pierre Fédida.